

Le Monde

DES LIVRES

VENDREDI 2 SEPTEMBRE 2005

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Alain Fleischer ;
Michel Houellebecq ;
Maryline Desbrières ;
Vassilis Alexakis
Régis Jauffret ;
Pages III à VI et XII

Jean-Yves Cendrey ;
Philippe Besson ;
Philippe Claudel ;
Laurent Sagalovitch ;
Alexandre Jardin

Rosetta Loy ;
Juan Goytisolo ;
Alan Pauls ;
Laura Restrepo ;
Graham Joyce
Pages VII-VIII et XI



ESSAIS

HANNAH ARENDT

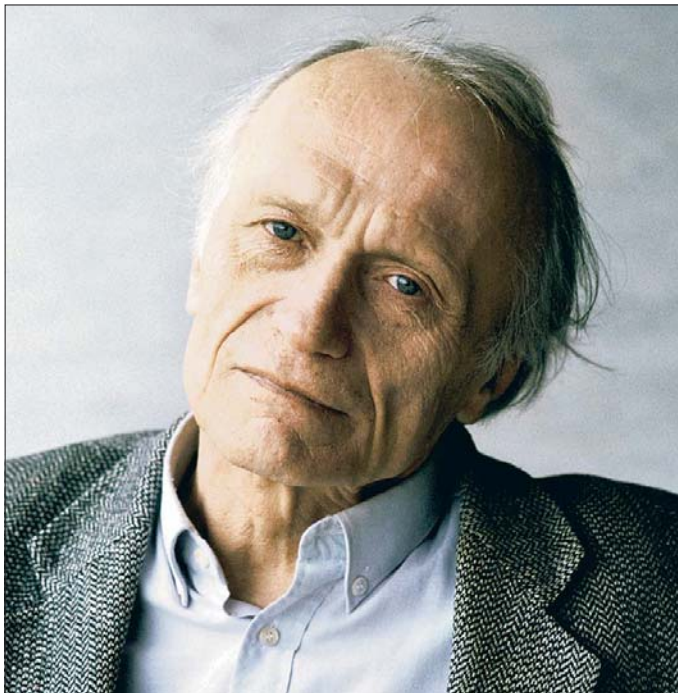
Trente ans après la disparition de la philosophe, la première édition française de son « Journal de pensée » éclaire les fondements d'une œuvre capitale

Page IX

Explorer les failles du monde

A partir des situations les plus quotidiennes, Petr Král invente d'étonnants voyages de poésie pensante, des aventures insoupçonnées où la réalité se donne à voir dans toute son étrangeté

■ Roger-Pol Droit



Petr Král

La plupart du temps, le monde est plat. Nous avançons sans voir les abîmes ni les aspérités des choses. Les gestes quotidiens s'enchaînent, sans mystère, sans question. Boire un café, se raser, mettre une chemise, monter un escalier, prendre le train. Ou bien : pousser la porte, éternuer, rire. Ou encore : reprendre un papier dans la corbeille, relever le revers de sa veste sous la pluie, prendre sa valise, entrer dans une salle de bains inconnue. Pas de quoi s'attarder. Ce sont des actions qu'on fait sans y penser, en ayant « autre chose » en tête. Nous restons sur une surface lisse, machinale et sans faille. Ou presque.

Tout est là, dans ce « presque ». Il suffit en effet de pas grand-chose – un temps d'arrêt, une autre façon de respirer, un changement de lumière – pour que la réalité, dans ces circonstances très banales, se donne à voir dans son étrangeté. Presque rien... et le monde se démultiplie. Des souterrains s'y creusent, passages obscurs, aventureux, ou risibles. On y découvre des aventures insoupçonnées, périples infinis, surnaturels ou vertiges immobiles. Ces voyages imperceptibles, peu de gens s'y intéressent. Bien que ces fugues incontrôlables soient à la portée de tous, on les néglige.

Certains, malgré tout, en conservent les traces. Poètes ou philosophes, on ne sait au juste ce qu'ils sont. En tout cas, ils conseillent les récits de leurs errances et retrouvaient dans le dédale des gestes ordinaires, dessinant ainsi, avec des lacunes et des absences,

de vivre qu'on appellerait, faute de mieux, élégante. De toute façon, avec ces gens-là, peu nombreux, tout est possible.

Dans leur cohorte dispersée, on signale la présence, discrète et tête, de Petr Král. Né à Prague en 1941, membre du groupe des

fois léger, incisif et obstiné, d'un « arpenteur de l'existence ». Avec *Notions de base*, un autre registre est atteint. Certes, cette série de textes brefs – de trois lignes à trois pages – participe bien de la même veine, et des mêmes intentions, mais l'écriture est devenue souveraine dans sa fragilité même. Qu'il évoque café, rasage, chemise ou escalier, Petr Král compose une encyclopédie des fissures, une multitude d'accès à un univers craquelé, insolite, sensible et juste. *Notions de base* est un livre rarissime, de ceux qui ne vous laissent pas identique à ce que vous étiez, le dérangeant étant destiné à persister.

SENTIMENT D'OBJECTIVITÉ

Le plus surprenant : le sentiment d'objectivité qui naît de ces notations poétiques et personnelles. On pourrait croire à une collection de petits délires intimes. Ils décriraient ce que ressent, de manière singulière, un individu nommé Petr Král dans les périples instantanés du jour ou de la nuit. Pas du tout. De page en page, s'imposent, dans ces vertiges, des expériences plus ou moins partagées par tous. En apprenant que « l'escalier nous offre également une chance, celle de vivre la marche comme une aventure et de s'acquitter en héros de la tâche de passant », ou bien que « même devant notre porte à nous, nous ne savons pas toujours ce qui nous attend derrière », ou encore que le vin, la nuit, « nous fait oublier notre nudité d'étrangers face à celle des choses », nous n'avons pas l'impression d'entendre les nouvelles d'un pays étranger. Plutôt des informations nous concernant, habituellement tenues secrètes.

Dans cette collection d'instantanés apparemment décousus, des lignes d'horizon se discernent. Une extrême sensibilité à l'espace, à ses variations, à ses courbures. Une attention très fine aux lumières, à leur déclin, ou à leur déchirure. Un sens aigu de ce qui se dérobe et s'absente, des détails qui glissent d'un registre à un autre, des rencontres qui donnent à voir le mouvement : « Il y a trois visions dont on ne se rassasie jamais – comme du pain pour les yeux – qui, au contraire nous soulagent indéfiniment : la vue d'un rascac, du frémissement d'un feu, d'un feuillage d'arbre ridé par la brise. Les trois montrent le monde comme une métamorphose permanente et un éternel retour du même, nous rappellent qu'à notre tour nous ne sommes qu'une partie de son déferlement anonyme, et d'avance nous fondent en douce dans sa trame. »

On ajoutera, pour ne pas oublier l'essentiel, un désir incessant pour les corps des femmes, des vies possibles avec des inconnues à peine croisées, une certaine façon d'écouter leurs cris. Enfin, et surtout, le sentiment de survoler un vide, d'avancer dans un monde qui ne cesse de s'ouvrir sous nos pas et de se ressouder,

par miracle ou par inadvertance, comme un puzzle labile où « partout le secret peut nous surprendre ». On pense à ce qui pourrait arriver si quelques tableaux de Chirico, ou Delvaux, commençaient à s'animer et se mouvoir. Ce serait peut-être aussi imprévisible que Kafka en promenade chez Stendhal.

On aura remarqué qu'il est précisé, sous le titre, « proses », avec « s ». Car il n'y en pas une seule, uniforme, lisse et toujours identique. Il y a des proses parce qu'il y a des mondes. On comprend ainsi les notions de base : ces mondes sont faits d'objets disparates, de sujets qui fluctuent. Certains mondes sont rapides, d'autres très lents. Ils sont plus ou moins peuplés, parfois déserts. Cacophoniques ou silencieux par-dessous. Hostiles ou familiers, ou les deux. Obscurs ou crûment lumineux, ou variables. Et ainsi de suite. Mais aucun de ces mondes n'est plat.

NOTIONS DE BASE

Proses de Petr Král. Préfaces de Milan Kundera, Massimo Rizzante et Yves Hersant. Flammarion, 220 p., 16 €.

APARTÉ

Produits de saison

EN PUBLIANT son livre à Belgrade en 2001, Dubravka Ugrešić ne pouvait pas savoir qu'il sortirait en France en pleine affaire Houellebecq. Quel dommage ! On imagine quel codicile hilarant aurait pu naître sous sa plume de cet extravagant charivari médiatique. Et comme celui-ci aurait mis un joli point d'orgue à ce qu'elle raille si talentueusement : « la vie littéraire contemporaine tout entière orientée et structurée par le marché. »

Dans *Ceci n'est pas un livre*, la romancière croate pose sur le monde des lettres le regard ébahi d'Uzbek dans *Les Lettres persanes* (1). Elle a lutté, expliqua-t-elle, entre deux impulsions : celle qui « chuchotait à son oreille qu'un écrivain qui se respecte ne devrait pas choisir des sujets que les gens sages préfèrent ne pas aborder ». Et celle, inverse, qui veut qu'« un écrivain qui se respecte ne devrait jamais chercher à être trop sage ». Finalement, elle a préféré s'amuser. Ruer joyeusement dans les brancards de l'édition. Et en épingler au passage tous les acteurs.

Florence Noiville
Lire la suite page XII

(1) Traduit du serbo-croate par Mireille Robin, 306 p., 18 €.

EXTRAIT

« Aucun moyen de transport n'a changé notre connaissance du monde comme le train. Avant même de nous mettre en route avec le nôtre, nous partons grâce à celui qui s'ébranle sur la voie parallèle, et qui nous fait croire brièvement que c'est nous qui nous en allons – nous ravissant parfaitement le souffle pour ne nous laisser que la masse d'un corps inerte et sourd, comme revenu d'avance du voyage. Encore par la suite, pendant le trajet, le ciel vient vers nous comme jamais proche et vif entre les wagons d'un train croisé en chemin, où il claque et palpite en ruban de métal frais. Depuis que les trains existent, on sait ainsi qu'on roule toujours dans d'autres que ceux où on est assis. » (Page 32.)

les cartes de quelques contrées éphémères glissant sous la surface. Ces téméraires esquissent des portes. Elles servent aussi bien à entrer dans le réel qu'à en sortir. A moins qu'il ne s'agisse de retourner en soi-même, et de s'en absenter. A moins, encore, que ces opérations, apparemment diverses, n'appartiennent qu'à une seule et même démarche – une manière

surréaliste tchèque, vivant à Paris depuis 1968, ce poète est l'auteur d'une douzaine de recueils. Ils ont rassemblé, autour de ses traversées du quotidien en solitaire, une nuée de lecteurs fidèles. Car ces titres, notamment *Sentiment d'antichambre dans un café d'Aix* (POL, 1991) ou *Quoi ? Quelque chose* (éd. Obsidiane, 1995) indiquaient le travail, à la



Mathieu Riboulet

Le corps des anges roman

« Mathieu Riboulet écrit la nuit des histoires simples qui nous rappellent que rien n'est simple. Dangereuses aussi, comme les fils dénudés sur des existences à vif. Son livre marque pour longtemps, bien après qu'on l'a refermé. »

Olivier Pascal-Moussellard, *Télérama*

La rentrée Gallimard



© Gallimard